

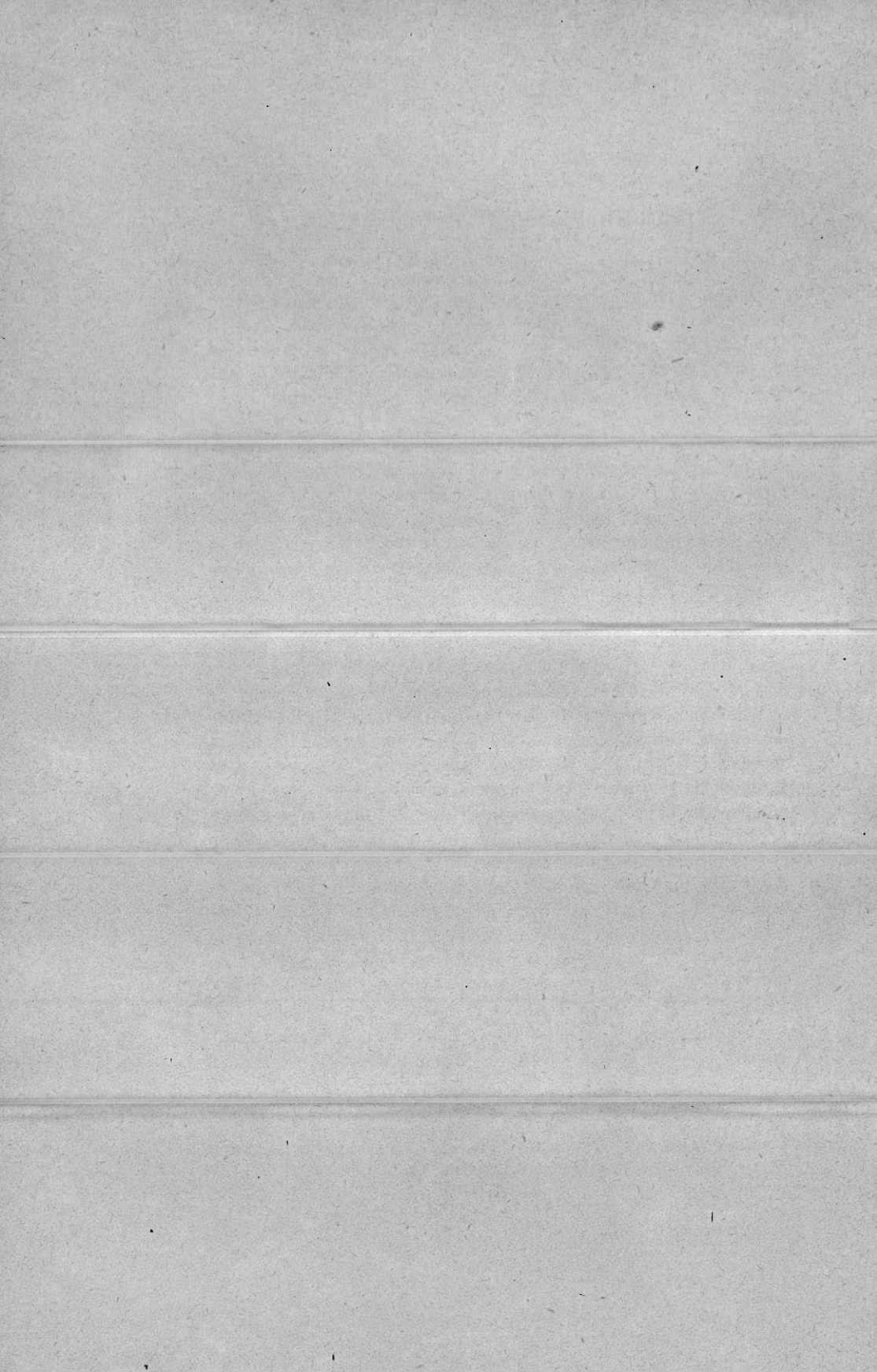
TP2000/17

S. Reinach M. W. Duncker

Bibliothèque Maison de l'Orient



139467



MAXIMILIEN-WOLFGANG DUNCKER.

L'année 1886 a été cruelle pour les représentants de la science historique en Allemagne. Dans l'espace de quelques mois, on a vu s'éteindre le « maître du chœur », Léopold de Ranke, et deux de ses élèves les plus éminents, Waitz et Duncker. La mort de ce dernier doit éveiller d'autant plus de regrets qu'elle interrompt une œuvre magistrale au moment où elle approchait de sa fin, cette *Histoire de l'Antiquité*, commencée en 1852, dont le neuvième volume a paru dans les premiers mois de l'année courante. Telle qu'elle est, l'*Histoire de l'Antiquité* de Duncker est plus qu'un « torse, » suivant l'expression familière aux Allemands; elle constitue un des monuments les plus solides de l'érudition historique au XIX^e siècle et préservera à tout jamais de l'oubli le nom de son auteur. Mais Duncker n'a pas été seulement un historien du passé : comme Droysen, comme Waitz, comme Dahlmann, il a pris une part importante à l'histoire de son temps et a servi avec dévouement, dans des temps difficiles, la cause de l'unité allemande. Ses œuvres et sa vie le recommandent également à notre attention.

Maximilien-Wolfgang Duncker¹ naquit à Berlin, le 15 octobre 1814, d'une famille de libraires bien connue en Allemagne, dont la raison sociale, *Duncker und Humblot*, existe encore. Son père, Karl Duncker, le destina à l'enseignement, tandis que ses deux frères puînés, Alexander et Franz, devaient continuer le commerce de la librairie. Dans la maison paternelle, comme plus tard au Gymnase et à l'Université, le jeune Max subit l'influence de quelques esprits distingués. Son père réunissait chez lui un cercle d'écrivains, parmi lesquels figuraient Hegel, Marheineke et Gans. Au Gymnase Frédéric-Guillaume de Berlin, où il étudia de 1825 à 1830, Max eut particulièrement à se louer de la bienveillance du directeur Spilleke, qui l'initia à la philosophie de l'histoire telle que l'enseignait Hegel. Élève des Universités de Berlin et de Bonn, il suivit les leçons de Lœbell, Raumer, Ranke et Bœckh; ces deux derniers surtout paraissent avoir exercé sur son esprit une influence décisive. Pendant

1. Les principaux traits de cette biographie m'ont été fournis par les articles suivants : Max Duncker, par W. Eschenbach, dans le *Beiblatt zum Berliner Tageblatt*, 2 août 1886, et deux nécrologies anonymes dans la *Kölnische Zeitung* du 2 août et la *Frankfurter Zeitung* du 23 juillet.

les années de fermentation qui suivirent la Révolution de 1830, Duncker s'affilia à la *Burschenschaft* ou association politique des étudiants. Compromis, en 1834, dans les émeutes de Bonn, il fut condamné à six ans de forteresse. Heureusement pour lui, il fut gracié au bout de six mois et put reprendre le cours de ses études. Sa première thèse, *De historia ejusque tractandae variis rationibus*, est à la fois, comme l'indique son titre, historique et philosophique; l'élève de Ranke et de Bœckh est encore hégélien.

De cette époque date la liaison de Duncker avec Droysen, dont il resta l'ami intime jusqu'à la fin de sa vie. Comme Droysen, il était passionné pour l'unité allemande, l'idéal de la jeunesse laborieuse d'alors. Droysen, quand il fut reçu docteur, avait choisi pour une de ses thèses la maxime *Conjunge et imperabis*, afin de pouvoir défendre dans la discussion la doctrine pangermanique opposée au *Divide et imperabis* de la politique des Habsbourg. Les regards et les espérances de la jeune Allemagne se tournaient de plus en plus vers Berlin.

Après avoir exercé pendant quelque temps les fonctions d'*Assistent* à la Bibliothèque royale de Berlin, Duncker s'*habilita* pour l'histoire à l'Université de Halle. Sa thèse, publiée en 1840, est intitulée : *Origines germanicae*. Au mois d'octobre 1842, le *Privat-docent* devint *professeur extraordinaire*, et son enseignement lui valut une prompte notoriété. Depuis le mois d'avril 1843, Duncker prit une part active à la rédaction de la *Hallesche allgemeine Literaturzeitung*, dont les principaux collaborateurs étaient Ruge et Echtermeier. Il n'en reste plus aujourd'hui que deux, l'esthéticien Vischer et le philosophe Edouard Zeller.

Duncker était un polémiste très habile, et, dans la période agitée que traversait l'Allemagne, il ne manqua pas d'occasions pour exercer ce talent. La publication de la *Vie de Jésus* de Strauss avait provoqué des luttes très vives. Duncker s'était pris d'enthousiasme pour la nouvelle exégèse, et, avec l'instinct irrésistible qui le portait à répandre ce qu'il croyait vrai, il s'était fait l'apôtre des idées de Strauss. Cela le mit aux prises avec Henri Leo, historien orthodoxe, au dire duquel des gens comme Strauss et Vatke, lorsqu'ils touchaient à la critique des livres saints, devaient être contraints par la loi de n'écrire qu'en latin; il voulait encore que l'on défendit aux journaux de traduire des extraits de leurs livres, afin que le poison de leur scepticisme ne pût s'infiltrer dans l'esprit du peuple. Ces prétentions comiques provoquèrent la verve de Duncker, qui tança rigoureusement Leo dans le journal de Halle. Mais cette polémique lui fit du tort à d'autres égards, car l'hostilité de Leo l'empêcha d'ob-

tenir à Halle une chaire de professeur ordinaire. A cette époque de la vie appartient un seul ouvrage, *Die Krisis der Reformation*, qu'il publia en 1845 à Leipzig.

Le mouvement unitaire de 1848 trouva Duncker sur la brèche. Halle le nomma son représentant au parlement de Francfort, où il siégea avec Ranke, Dahlmann, Droysen et Beseler, condamné comme lui en 1834 lors des émeutes de Bonn. Il fit partie du Comité des Neuf qui présenta, au nom du Centre, un rapport sur la forme du gouvernement. On le retrouve, mais cette fois siégeant à gauche, dans les trois sessions du parlement de Berlin (août 1849 à mai 1852). Du mois de juin au mois d'octobre 1850, il soutint, à Kiel et à Rendsburg, la cause des duchés danois insurgés. Trois écrits de Duncker se rattachent à ces événements : une biographie d'Henri de Gagern (Leipzig, 1850) et deux brochures de circonstance, *Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung* (Berlin, 1849), *Vier Monate auswärtiger Politik* (Berlin, 1851). Duncker et ses amis n'ont jamais oublié les émotions et les déceptions de cette époque, où leurs rêves de jeunesse reçurent de si cruels démentis. Le 4^{er} avril 1885, les survivants du *parti impérial* de Francfort présentaient au prince de Bismarck une adresse rédigée par Duncker où on lisait ces lignes : « Qui a éprouvé plus douloureusement et plus profondément que nous quel abîme existe entre l'effort et le succès, l'idée et sa réalisation ! » M. Treitschke, dans la dédicace de son histoire d'Allemagne, écrivait à Duncker : « Cher ami, vous êtes resté plus jeune de cœur que la plupart des esprits forts de la génération suivante, car vous savez combien paraissent supportables les soucis de l'heure présente en comparaison des misères *des vieux jours impériaux*. »

Les *impérialistes* d'alors n'étaient pas récompensés de leur zèle. Le gouvernement prussien empêcha Duncker d'occuper une chaire de professeur ordinaire que lui offrait l'université de Kiel; celle de Halle continuait à lui tenir rigueur. Pressé par des nécessités de famille, — il s'était marié fort jeune, — Duncker se résigna, en 1857, à accepter une chaire à Tubingue. Mais déjà sa réputation scientifique était établie sur une base inébranlable : l'*Histoire de l'Antiquité* avait paru à Berlin de 1852 à 1857.

Le commencement de la seconde moitié du xix^e siècle a été marqué, en Allemagne, par une vigoureuse floraison d'œuvres historiques durables. Telles sont l'*Histoire d'Allemagne* de Häusser, la *Révolution* de Sybel, l'*Empire* de Giesebrecht, la *Politique prussienne* de Droysen, le *Dix-neuvième siècle* de Gervinus, l'*Histoire romaine* de Mommsen, l'*Histoire des institutions* de Waitz, à côté desquelles

vient se placer l'*Histoire de l'Antiquité* de Duncker. Tous ces ouvrages, malgré des différences profondes, présentent cependant un caractère commun. Ce sont des compositions vastes et bien ordonnées, embrasant un grand espace de temps, une longue série de faits ; à côté de résultats nouveaux, dus aux recherches personnelles de leurs auteurs, ils offrent la synthèse et le résumé des travaux d'analyse antérieurs. La science historique, à cette époque comme aujourd'hui, éprouvait le besoin de *faire son bilan*, de reviser, en les coordonnant, les conquêtes de l'érudition et de la critique pendant la première moitié du siècle. Cette nécessité s'imposait particulièrement aux historiens de l'antiquité, dont les progrès de l'épigraphie avaient complètement renouvelé le domaine. Ce n'était pas seulement le vaste trésor d'inscriptions grecques réunies par Bœckh qui sollicitait une mise en œuvre méthodique ; l'histoire de la Grèce pouvait être à récrire, mais celle de l'Orient égyptien et sémitique était à créer. Le déchiffrement des inscriptions hiéroglyphiques avait produit des résultats incontestables ; celui des cunéiformes assyriens, bien que commencé à une époque plus récente, était en bonne voie, et la science nouvelle, comme il arrive presque toujours, enjambait à pas de géant les premiers obstacles. L'Orient d'Hérodote, de Ctésias, de Diodore devait disparaître en grande partie des fastes de l'histoire. La difficulté de tirer parti des matériaux accumulés dans cet ordre d'études était d'autant plus grande pour Duncker qu'il n'était ni égyptologue ni hébraïsant ; mais il avait le coup d'œil juste, l'instinct de la vérité et le bonheur de pouvoir s'appuyer sur les travaux de quelques hommes de génie. Les cinq premiers volumes de son *Histoire de l'Antiquité* furent une révélation et une révolution tout à la fois ; Duncker lui-même a eu parfaitement conscience du but qu'il poursuivait et du résultat qu'il avait atteint.

Il écrivait en 1874, dans la préface de la quatrième édition de son histoire : « Il y a trente ans environ, les recherches des historiens, d'une part, celles des linguistes et des orientalistes, de l'autre, formaient deux domaines absolument isolés, qui semblaient, par principe, s'ignorer mutuellement. En outre, l'école romantique avait émis les assertions les plus téméraires sur la théologie et la philosophie de l'Orient, sur la civilisation des sociétés les plus anciennes ; on discutait avec ardeur pour savoir si la civilisation grecque était originale ou si elle dérivait de l'Orient. Il me sembla nécessaire d'opposer à ces assertions une recherche sobre et empirique... En déterminant avec plus d'exactitude la nature des civilisations orientales, on pouvait aussi avancer la solution de la discussion pendante sur l'origine de la civilisation grecque. Telles sont les considérations qui m'ont

inspiré l'audace d'entreprendre une histoire générale de l'antiquité. Je ne me rendais pas bien compte, à ce moment, de la difficulté d'une pareille œuvre... Je me proposais de la conduire jusqu'à la fusion des civilisations de l'Orient et de l'Occident. Il aurait fallu pour cela beaucoup de temps et de loisir. Lorsque je reconnus les limites qui m'étaient imposées par les circonstances, je me bornai à l'espérance de pouvoir pousser mon exposition jusqu'à la grande réaction de l'hellénisme contre l'Orient, jusqu'aux conquêtes d'Alexandre. Mais ce cadre lui-même m'a bientôt paru trop vaste. Mon histoire se termine avec la vaine tentative de l'Orient pour écraser l'indépendance hellénique, avec les guerres médiques. Peut-être ce choc des deux civilisations, mesurant pour la première fois leurs forces, marquait-il une limite plus juste pour l'histoire de l'antiquité que celle où j'avais d'abord le dessein de la conduire. »

Dans d'autres préfaces, Duncker fait connaître sa méthode et les principes qui le guidaient dans son travail. Tantôt il se défend contre le reproche d'avoir accordé trop de créance aux découvertes de l'assyriologie ; il affirme n'avoir tiré parti que des textes dont les parties essentielles, du moins, avaient été interprétées avec certitude (préface du 1^{er} volume, 5^e édition, 1877). Ailleurs, fidèle au besoin de vues d'ensemble dont il s'était inspiré dès le début, il signale le danger « de s'égarer dans les sentiers de la *micrologie*, d'oublier, en attachant ses regards au coin de terre que l'on défriche avec ardeur, la constitution même du sol auquel il appartient » (préface du cinquième volume, 5^e édition, 1884). Ailleurs encore, dans la même préface, il caractérise nettement sa méthode, consistant à introduire les discussions critiques indispensables dans le tissu même d'un récit entièrement fondé sur les documents. Il n'est pas facile de donner une idée de la manière de Duncker à ceux qui n'ont rien lu de son *Histoire*. Elle n'a rien de commun avec celles de MM. Mommsen et Curtius ; loin de se mettre en avant, la personnalité de l'auteur cherche à se dissimuler le plus possible derrière les faits. C'est un historien concret, objectif, ennemi des considérations générales, qu'il se contente souvent d'indiquer dans une courte phrase incidente : la philosophie de l'histoire ressort des faits qu'il expose, mais il ne fait pas d'effort ostensible pour l'en dégager. L'influence hégélienne est très peu sensible : c'est celle d'Auguste Bœckh qui prédomine. Malgré cette *objectivité*, si contraire à nos habitudes d'esprit, l'*Histoire* de Duncker se lit avec agrément. « L'école de Ranke, dit Eschenbach, dont Duncker est le représentant le plus éminent, avait appris de son maître, comme aussi des Français et surtout de Macaulay, l'art d'exposer d'une manière attrayante les événements historiques. » Peut-être a-t-il dû en partie ce rare privilège de rendre l'antiquité

présente et vivante à la connaissance approfondie qu'il possédait de l'histoire moderne. Ranke et Droysen étaient dans le même cas, et leurs œuvres s'en sont heureusement ressenties.

La première édition de l'*Histoire de l'Antiquité* présente les divisions suivantes. T. I (1852), *Histoire des Égyptiens et des Sémites*; t. II (1853), *Histoire des Indous, des Bactriens, des Mèdes et des Perses*; t. III (1856), — publié aussi sous le titre d'*Histoire des Grecs*, t. I, — *les Grecs depuis les origines de l'histoire jusqu'au soulèvement du peuple contre la noblesse, 4300-630 av. J.-C.*; t. IV (1857), — intitulé aussi *Histoire des Grecs*, t. II, — *les Grecs jusqu'à la défaite des Perses, 630-479 av. J.-C.*

Le succès de cet ouvrage fut tel que Duncker passa une partie de sa vie à en publier des éditions nouvelles. Comme la science marchait en même temps d'un pas rapide, et que l'auteur n'entendait pas se laisser devancer par elle, chaque édition lui imposait un travail de refonte considérable. La cinquième et dernière a paru de 1878 à 1882; elle compte sept volumes au lieu de cinq¹. Parvenu aux guerres médiques, Duncker reprit les projets de sa jeunesse et essaya de conduire son histoire jusqu'aux conquêtes d'Alexandre. Aussi commença-t-il, en 1884, la publication d'une *Nouvelle série*, dont il a paru deux volumes : *l'Hégémonie d'Athènes* (1884), *Périclès et la guerre du Péloponèse* (1886). On ne peut assez regretter qu'il n'ait pas vécu quelques années de plus pour achever cette œuvre, dont les derniers volumes sont précisément les plus remarquables. L'historien de la Sicile et de la Grèce, M. Holm, rendant compte du volume sur Périclès, écrivait récemment dans la *Semaine philologique* de Berlin² : « Nous n'hésitons pas à déclarer que le dernier volume de Duncker est le travail le plus brillant qui ait paru depuis longtemps dans le domaine de l'histoire grecque. C'est une œuvre d'un seul jet, encore supérieure par l'exposition, selon nous, au volume qui l'a précédée; tous les détails sont dominés par la pensée qui pénètre l'ensemble; c'est un travail, en un mot, qui, au point de vue de l'auteur, désireux de faire connaître exactement le développement d'Athènes de 449 à 429, ne pouvait pas mieux réussir qu'il n'a réussi. »

1. T. I (1878), *Égyptiens et Sémites*. T. II (1878), *Assyriens, Babyloniens, Phéniciens, Juifs, Égyptiens, Lydiens*. T. III (1879), *les Aryens sur l'Indus et le Gange*. T. IV (1880), *les Aryens de l'Iran Oriental, Mèdes et Perses*. T. V (1881), *les Grecs à l'époque mythique et sous le règne de la noblesse*. T. VI (1882), *la Grèce et ses colonies jusqu'aux guerres médiques*. T. VII (1882), *Guerres des Grecs contre les Perses et les Carthaginois*. Index général des sept volumes.

2. *Philologische Wochenschrift*, 15 mai 1886, p. 628.

En ce qui touche, d'autre part, aux mérites de Duncker dans la restitution de l'histoire de l'Orient, nous ne saurions mieux faire que de rappeler ces paroles de M. E. Meyer, dans l'introduction de sa belle *Histoire de l'Antiquité*¹ : « Le mérite d'avoir le premier réuni les résultats dus aux recherches des orientalistes, d'avoir assis sur des matériaux nouveaux l'histoire du développement de différents peuples et de leurs rapports, appartient à l'*Histoire de l'Antiquité* de Max Duncker. Quelques divergences qui nous séparent de lui sur bien des questions de détail, nous nous appuyons partout sur ses épaules (*stehen wir auf seinen Schultern*) et nous devons reconnaître en lui le précurseur qui nous a frayé la voie. »

En 1857, comme nous l'avons rappelé plus haut, Duncker devint professeur à Tubingue. En 1858, il publia un nouvel ouvrage de politique, *Feudalität und Aristokratie*, Berlin, 1858. Une ère nouvelle, comme l'ont appelée les Allemands, commençait alors en Prusse et le vieux régime conservateur touchait à sa fin. Au mois de mai 1859, le ministère libéral Hohenzollern-Auerswald rappela Duncker à Berlin, en même temps que Droysen et Sybel. On lui confia d'abord des fonctions importantes au ministère d'État ; puis, en 1861, on le nomma conseiller-rapporteur du prince royal. La besogne de Duncker au ministère d'État ne lui plaisait guère ; il ne se sentait pas dans son rôle lorsqu'il dirigeait, en vertu de ses fonctions, la presse gouvernementale. On était alors dans une période de transition entre les doctrines d'une féodalité arriérée et le libéralisme atténué de l'époque actuelle ; mais la féodalité, appuyée sur l'orthodoxie, relevait encore parfois la tête, au grand ennui de Duncker, qui ne s'est jamais réconcilié avec elle. Ami intime du prince Charles-Antoine de Hohenzollern, Duncker fut envoyé par M. de Bismarck, en 1866, comme commissaire civil à Cassel. Ses idées pangermaniques faisaient de lui un soutien ardent de la politique des annexions. Au retour de cette mission, dans l'été de 1867, Duncker abandonna son poste au ministère d'État. On lui offrait d'aller remplacer à Heidelberg le professeur Haeusser, qui venait de mourir : il préféra accepter la direction des archives prussiennes. Duncker fit preuve d'une grande activité dans ses nouvelles fonctions. Il fonda les archives de Posen, de Schleswig et d'Aurich, centralisa les archives de Nassau à Idstein, celles de la Hesse à Marbourg et réunit les archives de Stade et de Hildesheim à celles du royaume de Hanovre. En même temps, il s'occupait de publications de documents relatifs à l'époque de Frédéric II et de Frédéric-Guillaume III.

Pendant la guerre de 1870, Duncker écrivit un essai historique de

1. E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*. Stuttgart, 1884, t. I, p. 24.

circonstance, *Preussen während der französischen Occupation*, Berlin, 1871. A l'ouverture du Reichstag de l'Allemagne du Nord, en 1871, il siégea à côté de son ami Gustave Freytag, comme lui peu apte aux discussions politiques, comme le prouva son premier discours parlementaire, où il s'arrêta court. Duncker fut un député silencieux ; il ne se fit pas réélire et se retira de plus en plus de la vie publique pour travailler à son *Histoire de l'Antiquité*. En 1872, il publia un nouveau livre sur l'histoire moderne de la Prusse, *Die Erwerbung von Westpreussen*, suivi bientôt d'une étude approfondie sur la bataille de Kollin.

Le 1^{er} janvier 1875, Duncker se démit de la direction des Archives, mais resta membre des commissions instituées par le gouvernement prussien pour la publication des actes de l'histoire du Grand Électeur ; il travaillait aussi, comme membre de l'Académie des sciences de Berlin, à l'histoire de Frédéric le Grand. Collaborateur de Droysen, il donna avec lui, en 1877, le premier volume des *Preussische Staatsarchiven aus der Regierungszeit Königs Friedrich II*. L'année précédente, il avait publié un volume intitulé : *Aus der Zeit Friedrichs des Grossen und Friedrich Wilhelm III*, Leipzig, 1876. Son enseignement se bornait alors à un cours d'histoire, qu'il professait à l'École de Guerre avec un succès sans précédent ; il était aussi l'un des membres les plus actifs de la *Société historique* de Berlin.

Au mois de juin 1884, Duncker fut choisi par la Faculté philosophique de Berlin en remplacement de son ami Droysen, qui venait de mourir. En 1885, on lui donna le titre d'historiographe de Brandebourg. Il était déjà membre de l'Académie des sciences de Berlin, membre étranger de l'Académie de Munich et de la Société des sciences de Göttingue.

Ce grand travailleur ne connut pas l'affaissement intellectuel et lutta à peine contre le mal physique qui devait le terrasser. Il ne se sentit atteint que trois mois avant sa mort, et compta jusqu'à la fin sur sa guérison. C'est sur la route de Pontrésina, où il se rendait en congé de convalescence, que la mort le frappa à Ansbach, le 24 juillet 1886. Son corps, ramené à Berlin, fut enseveli le 25 juillet dans le cimetière de l'église des Douze-Apôtres. Nous ne savons encore s'il laisse des ouvrages manuscrits, mais le dixième et dernier volume de son *Histoire de l'Antiquité* doit être suffisamment avancé pour qu'un ami de Duncker et de la science puisse en entreprendre la publication.

SALOMON REINACH.

Extrait de la *Revue historique*, tome XXXII, 1886.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

